Document generated on 06/06/2025 10:31 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Habillée d'un voeu

Julie Fauteux

Number 128, February 2011

Arbres

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64604ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fauteux, J. (2011). Habillée d'un voeu. *Moebius*, (128), 103–104.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Julie Fauteux

Habillée d'un vœu

Peut-être venait-elle tout juste de heurter le sol, tiges en étoile, une branche nue gisait. Avec une lenteur inimaginable l'arbre s'épaississait d'anneaux, il ne se passait rien d'autre sous ses feuilles neuves. On pouvait attendre quelque chose ou ne rien attendre du tout.

Je saisis la branche, reconnus la façon de ma mère, sa main. Effleurant le bois je l'habillai, l'entourai du fin bandage d'un vœu. Je posai la branche sur l'eau, mon bras hésita un peu à me revenir. Il avait un regret ineffaçable. Je reconnus la façon de mon père.

Ils avaient glissé leurs bras dans les miens, leurs mains étaient entrées dans les miennes, dans de longs gants faits à notre mesure.

Le lac était une image arrêtée. Il semblait tendu d'une peau dure, sans froncer il emporta la branche. Sous la surface un courant escamoteur se hâtait. Le lac était un œil immense, les herbes sur la berge, des cils qui s'entremêlaient pour le garder fermé. Il se croyait ainsi invisible. La branche aux petits doigts érigés luisait, bien vite ou plus tard elle coulerait, flèche sans tête, pour elle j'inspirai encore.

Plus haut une brise arrivait, les feuilles se frottaient les unes aux autres, imitant le bruit des gouttes qui tantôt allait les toucher. Je m'assis près de l'arbre, le long de mes veines se faufilaient d'autres veines, j'enlaçai mes genoux.

Maintenant leurs regards étaient avec moi et observaient une ride courbe s'ouvrir sur le lac. Nous aussi, avions des lignes sur les joues. Elles traçaient un début de sourire qui ne peut aller plus loin. Dans nos bouches, elles apparaissaient en minces reliefs, nos langues y lisaient la fin d'un deuil. Nous ne savions pas si la fin d'un deuil avait une fin. Hors de nous le mot n'avait jamais pris forme, il se cachait derrière les dents, nous n'en connaissions aucun autre.

De mes paupières je couvris mon père et ma mère contre le soir, mais ils restaient éveillés. On pouvait attendre quelque chose, j'attendis. Leurs bouches s'ouvrirent à l'abri dans la mienne, ils dirent tout bas ce mot. Je ne parlai pas afin que le son ne se perde et qu'ils s'entendent eux-mêmes.

Dans les gants, leurs bras et leurs mains s'assoupirent. Le mot était tombé sur ma langue, j'étais seule et je l'avalai.

J'avais dû m'endormir. Je passais, comme d'une chambre à une autre, de l'étrangeté du sommeil à celle du réveil. Ouvrant les yeux, je me demandai à qui était ce dos sur lequel le mien reposait et j'entendis la pluie, de ses mille aiguilles, atteindre les feuilles.